

AU NOM DU RIRE

"Quizá la tarea del que ama a los hombres consista en lograr que éstos se rían de la verdad, lograr que la *verdad ría*, porque la única verdad consiste en aprender a liberarnos de la insana pasión por la verdad"

U. ECO. *El nombre de la rosa*

Il y a quelque temps nous avons abordé le problème du rire à propos du théâtre de l'absurde¹. Nous soutenions alors que le rire, provoqué par des auteurs comme Beckett et Ionesco, était un élément corrosif de toute réalité mise à sa portée. La condition humaine ridiculisée devenait un remède à l'insupportable angoisse éprouvée face à l'existence. Le fait de ne pas se prendre au sérieux suppose déjà une magnifique thérapie pour celui qui -par nature, par éducation ?- semble enclin au pathos et au sentiment tragique de la vie.

Encore une fois le rire. Et cette fois-ci notre réflexion a été déclenchée par une double expérience. D'abord, celle de mon fils jouant un beau jour avec les mots² et

1. "Le rire dans le théâtre de la dérision" in Anuario de Estudios Filológicos, Universidad de Extremadura, vol. VI, 1983, pp. 145-155.

2. Le jeu consistait à élaguer certains mots pour obtenir d'autres mots moins pudiques : "si a cálculo le quito la cal (sic) queda culo, si a repito le quito re queda "etc.

éprouvant dans son jeu une drôle de jouissance précisément devant son progéniteur, qui théoriquement était censé représenter une instance de censure. Ensuite, la lecture d'un article de Fr. Roustang intitulé "Comment faire rire un paranoïaque ?"³ où l'on peut lire que faire rire un paranoïaque de lui-même et sur lui-même est "une proposition absurde, puisque le paranoïaque est accablé de certitude concernant le vrai de la vérité de ses certitudes".

Et encore une fois la vieille question: Pourquoi rit-on ?

Nous allons tout de suite renoncer à poser la question en termes baudelairiens concernant " l'essence du rire"⁴, -cela serait trop démoniaque parce que trop prétentieux-, pour axer le problème, ou plutôt le désaxer, sur les marges et sur les préambules .

En plus, peut-on ajouter quelque chose à ce qui a été dit par Bergson ou par Freud et qui est devenu un peu la bible concernant le sujet ? Autour de ces deux auteurs gravite presque toute la réflexion portant sur le rire et l'humour⁵. Notre travail a de moindres prétentions et le point de départ se trouve déjà chez Bergson au commencement de son traité . Il parle de l'insensibilité qui accompagne le rire: " le rire n'a pas de plus grand ennemi que l'émotion"⁶. "Le détachement", "l'anesthésie du coeur", le rôle du rieur comme "spectateur indifférent" seraient, d'après Bergson, non pas l'essence du rire mais la *conditio sine qua non*. Et bien qu'on puisse ne pas être d'accord avec sa définition sur le rire , "du mécanique plaqué sur du vivant"⁷, nous devons rendre hommage à la perspicacité et à la finesse d'analyse de ce philosophe qui osa aborder un sujet si peu philosophique. Cette *conditio sine qua non* , et que nous appelons **distanciation**, va être l'un des points d'ancrage de notre travail.

L'homme est l'animal qui sait rire et qui fait rire parce qu'il dispose d'une machine à faire rire qu'est le langage.

Or, de même que le paranoïaque ne peut ni ne sait rire, l'on constate que parmi les professionnels du langage -et de l'écriture, évidemment- il y a des auteurs, des mouvements, des genres littéraires chez qui le rire et l'humour brillent par leur absence : romantiques, naturalistes, existentialistes...un peu comme s'ils ne pouvaient pas prendre des distances à l'égard de la réalité, de la sur-réalité, de l'existence....de la même façon que le paranoïaque ne peut prendre ses distances à l'égard de sa personne. La poésie lyrique ou la tragédie semblent être le lieu où l'écriture se plie et se replie aux besoins égocentriques et mégalomanes de l'autiste, je veux dire de l'artiste, incapable de s'oublier lui-même ou d'affronter un destin en ut mineur et sans éclat, un peu comme si la souffrance et le poids du Destin étaient leur seule richesse.

3. Revue Critique. *Quatre essais sur le rire*. Janvier-fevrier, 1988, n° 488-489. Paris, Editions Minuit, 1988. pp. 5-15.

4. Cf. "De l'essence du rire", in *Oeuvres Complètes II* p. 525 et ss.Paris, Gallimard, 1976.

5. Cf. le numéro déjà cité de la Revue Critique, ou le tome XXXVIII, juillet 1973, de la Revue Française de Psychanalyse, consacré en entier à "L'humour".

6. *Le rire. Essai sur la signification du comique*, in *Oeuvres*. Paris, PUF, 1970, pp 388-389.

7. *Ibid.* p. 410.

Il y a donc des écrivains qui ne rient pas et qui ne font pas rire leurs lecteurs - parfois ils nous font rire (!)-, à cause peut-être de l'identification (ou de la non-distanciation) à des valeurs, des causes, des principes, des instances... foncièrement respectables, trop pleines, trop sérieuses... donc intouchables.

Par contre il y a d'autres auteurs, d'autres mouvements.....qui sont capables d'une non-contamination émotionnelle, capables de se considérer et de considérer leurs créations -la "création"...éclat de rire !!!-, d'un regard étranger, capables de dévoiler leurs trucs, d'attenter contre le caractère sacré de l'art, de fabriquer des anti-héros, de s'attaquer aux mythes -les mythes apparaissent ainsi mangés et troués aux mites-.....

On trouve dans la bible une histoire symbolique concernant le sujet qui nous occupe. Il y a un personnage de l'Ancien Testament qui s'appelle précisément Isaac = le rire, parce que le rire fut la réponse de Sara, la femme d'Abraham, à Dieu -le terrible et foudroyant- lorsque celui-ci lui promet la naissance d'un enfant, à l'âge de quatre-vingt-dix ans⁸. Sara ne prend pas Dieu au sérieux, car c'était comme si Dieu renonçait un instant à la respectabilité qu'il se doit, comme s'il avait bu. Il y a une lutte dialectique entre Sara et Dieu : "Sara mentit, en disant : <<je n'ai pas ri>>. Car elle eut peur. Mais il dit : <<Au contraire, tu as ri>> "⁹. Et il s'en fallut de peu pour que Dieu se repentît de son "désordre", de son "ridicule". Dieu ordonne à Abraham de sacrifier son fils Isaac-le rire sur l'une des montagnes du pays de Morija¹⁰. A la dernière minute, Dieu -cette fois-ci le miséricordieux- arrête le poignard qui allait en finir avec le rire. C'est pourquoi le rire est toujours vivant. Et c'est pourquoi il est toujours dangereux et en danger "¹¹.

Bertolt Brecht souligne, à propos de l'effet de distanciation dans son théâtre épique, la virtualité comique que la distanciation peut comporter : "Même le plus minable et le plus dégénéré des petits-bourgeois devient une sorte d'artiste quand il a bu. Son imagination se réveille. [...]. Les dix commandements, il les regarde avec humour; la bienséance, il lui passe la main sous la jupe. Il philosophe, il pleure même. La plupart du temps son sentiment de la justice se gonfle, il se met en colère à propos des choses qui ne le concernent pas directement. Des mécanismes qui lui sont contraires, il voit surtout le côté comique. Il se met au-dessus de cela, aussi longtemps que ses jambes le portent. Bref, il devient en toutes choses plus humain, et il crée"¹².

Pour sa part, Fr. Roustang nous confirme que "le rire est la plus petite unité pensable de détachement, de la différence, du recul; c'est le quantum de la distance"¹³.

8. Genèse 17,17; 18, 12-15; 21,6.

9. Ibid. 18,15.

10. Ibid. 22, 1-15.

11. Cf. U. Eco, *Le nom de la rose*.

12. *L'Achat de cuivre*, Paris, L'Arche, 1970. pp. 25-26.

13. Op. cit., p. 8.

Rire, distance, langage

Quand on rit on montre les dents¹⁴, peut-être comme pour mordre, mais on ne mord pas. La distance est sauvée. On mord plutôt avec le sarcasme -du grec sarkazein, "mordre la chair"- et alors on ne rit pas. Dans l'ironie mordante la distance n'existe plus, on déchire notre prochain à belles dents. Bourreau, victime et spectateur restent sidérés.

"Le comique -dit Bergson- naît au moment précis où la société et la personne [...] commencent à se traiter elles-mêmes comme des oeuvres d'art"¹⁵, c'est-à-dire dans la distance. Autrement dit, le comique naît lorsque l'homme se donne en spectacle à l'homme. Or, cela suppose une mise en scène, jouer un rôle. Sans cela le rire disparaît, on assiste comme témoin au propre cocuage. En général, les gens rient à l'aise du cocuage des autres. Si la distance émotionnelle est gardée on arrive même à rire du propre cocuage.

Nous avons voulu intituler notre travail "au nom du rire" pour éviter la trilogie -un peu artificielle- instaurée par Freud : le mot d'esprit, le comique et l'humour. Pour quelques auteurs la notion de comique contient en elle-même "tous les procédés du plaisant et du rire"¹⁶. Les distinctions établies par Bergson : le comique des formes, le comique des gestes, le comique des mots, le comique des caractères, etc. bien que très pertinentes, se chevauchent les unes sur les autres. Ainsi, d'après Bergson, "l'esprit consiste en général à voir les choses sub specie theatri"¹⁷ et un peu plus loin il reconnaît que "le comique du langage doit correspondre, point par point, au comique des actions et des situations et qu'il n'en est, si l'on peut s'exprimer ainsi, que la transposition sur le plan des mots"¹⁸. Tout est, donc, imbriqué. Par conséquent nous prenons la notion de rire au sens le plus large.

Or, ce qui nous semble fondamental, c'est que l'humour, le comique, les gestes....le mot d'esprit, bien sûr, et n'importe laquelle des distinctions établies par Freud ou par Bergson, est toujours traversée par le langage. Autrement dit, il n'y a pas de plaisir comique sans l'intervention du langage.

Alors, qu'est-ce qui se passe dans le comique des gestes, des situations, et en général dans ce qu'on appelle comique non verbal ?

De même que dans l'analyse du rêve -qui est foncièrement mise en scène, dramatisation, situation...tout sauf des paroles¹⁹- ce qu'on analyse c'est le récit du rêve et non pas le rêve, de même l'analyse du comique non verbal a toujours recours aux mots -explicites ou implicites- pour traduire, disons mieux, pour signifier, la

14. Certains auteurs pensent que l'on montre les dents pour faire peur à la mort, à l'image des manoeuvres d'intimidation des animaux. Cf. Mikkel Borch-Jacobsen, "Bataille et le rire de l'être", in *Rev. Critique* n° cité, p. 19.

15. *Op. cit.* p. 396.

16. Jean Guillaumin, "Freud entre les deux topiques: le comique après <<l'humour>>. Une analyse inachevée" *Rev. Fr. de Psychanalyse*, n° cité, p. 632..

17. *Op. cit.* p. 437.

18. *Op. cit.* p. 440.

19. Les mots figurent dans les rêves comme éléments signifiants et non pas pour le sens qu'ils ont dans le langage verbal. Cf. Freud. *Le rêve et son interprétation.*, Paris, Gallimard, 1925. p. 60 et ss.

situation. Baudelaire lui-même agit ainsi : devant la chute ridicule d'un tiers, le rieur se dit à lui-même : " moi, je ne tombe pas; moi, je marche droit; moi, mon pied est ferme et assuré. Ce n'est pas moi qui commettrais la sottise de ne pas voir un trottoir interrompu ou un pavé qui barre le chemin"²⁰.

En réalité dans l'humour il y a toujours la présence d'un tiers -communication-bien que ce tiers soit très souvent intériorisé.

Une scène, un geste ... évoquent et supposent une structure langagière. Et le bénéfice de plaisir et l'économie, soulignés par Freud dans les processus humoristiques, résident peut-être d'une façon plus grande dans les manifestations du comique non verbal parce qu'ils court-circuitent²¹ les structures langagières.

Il y a encore un argument pour démontrer que le comique non verbal a une structure langagière. C'est que la compétence (de compréhension) humoristique va de pair avec la compétence linguistique. L'enfant ne rit pas (parce qu'il ne comprend pas) comme l'adulte. Tout simplement parce qu'il n'a pas encore appris les règles spécifiques que lui procurera l'environnement (linguistique ou autre). On est en train d'extrapoler les principes de la Grammaire Générative. Le soi-disant comique non verbal suppose une compétence linguistique comprenant un système de règles intériorisé et constituant un savoir capable de générer, de construire et de reconnaître des énoncés significatifs, d'interpréter l'ambiguïté..... Dans le domaine du comique, un adulte ne réagit pas de la même façon qu'un autre adulte (il n'a pas compris). La performance humoristique dépend, donc, premièrement de la compétence et ensuite de beaucoup d'autres facteurs : agilité mentale, groupe social etc. Certaines plaisanteries ne sont telles que pour les membres d'un groupe qui sont au courant de sous-entendus.

Il y aurait, par contre, un humour universel qui fait rire l'enfant et l'adulte de nulle part et de partout. C'est le soi-disant comique non verbal, qui a recours à une compétence innée et universelle du type jeu, chutes, courses folles, coups en chaîne....autrement dit un dialecte infantile, connu de tous, enfants et adultes. Comme dit Bergson : "il ne peut y avoir solution de continuité entre le plaisir du jeu, chez l'enfant, et le même plaisir chez l'homme"²².

Pour ce qui est du comique verbal, il est très utile de se servir de la distinction faite par Bergson entre "le comique que le langage exprime" et "celui que le langage crée"²³, le premier peut, plus ou moins, se traduire d'une langue à une autre, mais le second est "généralement intraduisible" , il "doit ce qu'il est à la structure de la phrase ou au choix des mots"; bref, c'est "le langage lui-même qui devient comique".

20. Op. cit. p.531.

21. Court-circuiter, "laisser de côté (un intermédiaire normal) en passant par une voie plus rapide. Petit Robert.

22. Op. cit. p. 419.

23. Op. cit. p. 436.

Mais n'oublions pas un seul instant que Freud a trouvé une étroite parenté entre le rêve, le jeu et le rire. En plus nous devons souligner que le rire comme le rêve et le jeu ne sont qu'une détente²⁴, on se repose de la fatigue de vivre et on se détache de la réalité. On rompt avec la logique, les conventions, les normes, parce que jeu, rêve et rire vont se conformer à d'autres lois, à d'autres coordonnées. L'absurdité et la gratuité semblent être leur apanage. Les refoulés se défoulent. Ils ont à voir avec les passions. Eros et Thanatos s'y retrouvent. Et ils sont tous trois régressifs : dans le jeu, le rêve et le rire on fait l'enfant.

Or, si l'humour en général -le verbal et le non verbal- a une structure langagière, la langue devient inexorablement le lieu privilégié de l'humour. Comment et pourquoi ? Ou si l'on préfère pourquoi et comment ?

La réponse au pourquoi doit tenir compte des mécanismes psychiques : par l'humour je jette un clin d'oeil à mon très cher **moi** -narcisse dans une vallée de narcisses-, je dupe mon **sur-moi** -instance intériorisée, faite de normes, de conventions morales et sociales-, pour assouvir mon insatiable **ça** -dans son double versant de perversité (!) libidinale et agressive. Le résultat de ces opérations est le plaisir, exprimé par le rire ou le sourire.

Le langage jouerait le rôle de "pervers polymorphe"; toujours au service de l'usager, il véhicule la voix de son maître, que celui-ci soit maître ou esclave. Il porte et soutient l'ordre établi, et le pouvoir subversif de la révolte.

Il en est de même dans le domaine du psychisme. Celui qui sait et qui peut utiliser le langage de manière agressive et sexuelle peut avoir accès, sans honte, sans panique et sans remords, au désir qui de façon fantasmatique est ainsi assouvi.

Le langage est, donc, le grand médiateur entre le désir et le plaisir. Or, ce rôle de médiation, de pont, pour faciliter un accord, pour régler à l'amiable un conflit suppose, d'une part, la capacité de relier, d'unir, de concilier et, d'autre part, de prendre du recul, de prendre ses distances, sans quoi le **moi** serait affublé de gêne. L'humour évite ainsi la blessure narcissique, et obtient le "triomphe du narcissisme" et de "l'invulnérabilité du moi" au dire de Freud.

Dans l'humour se produit, donc, une négociation pulsionnelle entre le moi, le sur-moi et le **ça**. Et l'agent négociateur est le langage, grâce auquel mon moi joue avec les mots sans besoin de refoulement, parce que les mots véhiculent des fantasmes, parce que les mots sont les champions de l'ambiguïté. Les tropes eux-mêmes ne sont que des mots ou des expressions "détournés" de leur propre sens.

Le moi fasciné par les abîmes de la vie, de la mort, du sexe, de la vérité,.....va pouvoir les "toucher", tourner autour d'eux sans se brûler, va pouvoir les disqualifier, les traiter en compérage, sans inquiétude et sans angoisse. Comme dit Freud: "l'humour ne se résigne pas, il défie, il implique non seulement le triomphe du moi, mais encore du principe du plaisir qui trouve ainsi moyen de s'affirmer en dépit de réalités extérieures défavorables"²⁵.

24. Op. Cit. p. 480.

25. *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Paris, Gallimard, 1930. p. 402

Victoire apparente, mais victoire qui provoque chez le rieur un sentiment de sécurité et même de supériorité.

Dans l'humour, comme dans le domaine de la littérature, l'illusion de la réalité remplace la réalité. Et le plaisir du rire, comme le plaisir de lire, se base sur une illusion, mais une illusion qui est un défi au mal de vivre et surtout au mal de mourir, car "la représentation insupportable est par-dessus tout celle de la destruction et de la mort"²⁶.

Par ailleurs, l'humour a une certaine ressemblance avec les démarches initiatiques. La plupart des manifestations humoristiques -jeux de mots, mots d'esprit, calembours, etc- ont pour but de déchiffrer une énigme et/ou d'aborder des sujets tabous, sacrés. Or, déchiffrer une énigme, côtoyer et tutoyer le mystère c'est déjà le rendre accessible, plus familier, le relativiser, le mettre du côté de l'incertitude. Le fait de rire suppose un détachement, un recul -la distance- envers les principes, les valeurs, le sérieux, envers la totale certitude à l'égard de soi-même, qui, comme dit Fr. Roustang, empêche le rire du paranoïaque.

Celui qui est imbu de sa personne, qui se croit le centre et le nombril de l'univers, qui considère ses principes et ses règles de conduite comme des principes et des règles universelles, se montre -par principe- allergique au rire. Attitude, s'il y en a une, inadaptée, névrotique et ce qui est pire, menaçante. Freud considère l'humour comme "la manifestation la plus élevée des mécanismes d'adaptation"²⁷.

Mon très cher moi a, donc, accès dans la distance et par la distance médiatrice du langage aux abîmes qui autrement seraient interdits. Par ailleurs, le langage est par antonomase le lieu des inter-dits, des non-dits, et le maître des sous-entendus, des insinuations et des allusions. Mon moi, narcissé, reste innocent, pur, il peut toujours plaider non coupable, et les rieurs, narcissés eux aussi, vont se regarder, fascinés mais innocents, dans le miroir immaculé de celui qui a provoqué le rire.

L'enjeu du plaisir comique réside dans la subtilité d'une mise en scène où je est moi et un autre, et où l'on supprime une réalité par une illusion. Jeu, où le texte -comme dans le théâtre traditionnel- joue le rôle primordial.

Et comment le langage devient le lieu privilégié de l'humour ?

Il n'est pas question d'énumérer ici toutes les possibilités et toutes les techniques²⁸. Nous allons réfléchir ici sur quelques points qui attirent notre attention :

Langue maternelle ou paternelle ?

On a toujours dit qu'on joue avec les mots comme on joue avec les choses, et de même que l'enfant aime voir les tripes de ses jouets, de même l'adulte se plaît à étripier ou éventrer les mots, les phrases....Cela doit être toujours vrai. Mais en

26. Paul Recamier. "Entre humour et folie", in *Revue Critique*, n° cité, p. 661.

27. Citation empruntée à J. Bergeret. "Pour une métapsychologie de l'humour" *Rev. Fr. de Psychanalyse*, n° cité, p. 553.

28. Dans notre article "Le rire dans le théâtre de la dérision" déjà cité, nous avons signalé les divers procédés techniques employés par Beckett et Ionesco.

même temps, si à la langue on lui fait faire le pitre, le clown, le contorsionniste, c'est parce que, premièrement, la langue est le vicaire de l'autorité paternelle, ensuite parce qu'elle est le porte-drapeau du principe de réalité et finalement parce qu'elle est le véhicule des interdits... Il n'est donc pas étonnant qu'elle devienne le bouc émissaire chargé de payer les pots cassés.

La langue est sentie aussi par l'usager comme l'institution "paradigme" de l'ordre et du pouvoir, de l'ordre établi et du pouvoir oppressif et répressif, avec ses ministères de la grammaire, de la syntaxe, de l'orthographe.....Aucune institution juridique ne possède un corpus de lois, de prescriptions...aussi énorme qu'une langue. Aucun pouvoir ne dispose d'autant de fonctionnaires, de chroniqueurs, d'analystes, de commentateurs, de récopilateurs, de systématiseurs.....Donc, aucun domaine aussi idéal pour la transgression. Qui, donc, <<n'aime pas les Zavanthures du lent gage ?>>.

Au sérieux on substitue le jeu, au respect l'irrespect, à la raison la déraison et à la réalité l'imaginaire et la fantaisie. Bref, le principe de plaisir l'emporte sur le principe de réalité. Comme quoi, l'humour ne suppose pas "une résignation devant la réalité, mais une véritable rébellion au sein du langage"dit René Major, et un peu plus loin : "l'apprentissage de la langue avec ses impératifs grammaticaux et sémantiques, vient comme une règle mettre en minorité le dialecte infantile par lequel s'exprime spontanément le désir inconscient"²⁹.

Déformer les mots, les agglutiner, les faire choquer en images surréalistes, les marier en couples contradictoires, réunir un sujet et un prédicat au hasard.....ça crée des "cadavres exquis"....et le plus exquis des cadavres, le plus "sacré" -ça crée- est celui du langage: le code primitif, le code des codes, le code par lequel passent et se recyclent tous les autres codes; le très humble et très obéissant serviteur de la logique, de la raison, de l'image paternelle et de ses interdits.

Le langage auquel on fait faire le pitre, n'est qu'une nostalgie du paradis perdu de l'enfance.

Langue paternelle, représentant de l'autorité. Et comme dit J. Bergeret "il est toujours agréable de voir l'autorité bafouée"³⁰.

L'humour, le rire, l'éclat de rire ont quelque chose du poignard oedipien visant le père-autorité-juge-professeur-proféreur.

Par la déformation du langage, l'individu acquiert une maîtrise, une indépendance et un sentiment de supériorité sur ce composant qui nous précède et nous possède. Un sentiment de liberté face à l'automatisme et au déterminisme qu'il nous impose.

Expérience génératrice de plaisir : "Ainsi peuvent s'expliquer les néologismes phonématiques dont le bénéfice immédiat s'avère sur le plan du sujet la subversion de la forme des mots ou des phonèmes (qui est toujours subversion de la

29. "L'interprétation comme introduction à la fonction de la poésie et de l'humour" in Rev. Fr. de Psychanalyse. n° cité, p. 527.

30. "Pour une métapsychologie de l'humour" op. cit. 553.

structure habituelle de fonctionnement) et donc victoire narcissique sur l'environnement et sur la structure, revanche du sujet sur l'objet, du Moi narcissique sur le Moi objectal³¹

Finalement, le langage qu'on déforme et auquel on fait faire le pitre révèle une dynamique de subversion contre l'empire, la dictature et le totalitarisme du sens, de la signification. Or, le sens est celui qui a la clé des mots; celui qui porte la valeur transcendante -référentielle- des mots, le gardien des idées et des concepts. Dans la dichotomie du signe linguistique -signifiant/signifié- c'est le second qui a la primauté, la véritable valeur, la plus-value, le signifiant n'étant que le support et l'épiphanie du sens. Le signifiant est le parent pauvre du signe linguistique, la bête de somme porteuse des différents sens, propre, figuré, étymologique, large, strict, de la dénotation et des connotations.....

Or, toute déformation des mots implique la fête, le carnaval du signifiant; c'est la rébellion et l'insoumission vis-à-vis du sens. C'est le "non serviam" du signifiant contre le sacro-saint signifié. Le rire qui accompagne ces jeux n'est que la manifestation du plaisir éprouvé par la distance prise à l'égard du sens, qui devient par cela même sens méprisé, tourné en dérision, ridiculisé, et peut-être non-sens ou contresens.

Mais le langage a encore un autre pouvoir beaucoup plus raffiné pour duper les instances du moi et du sur-moi : les tropes. Pouvoir qui a été très souvent réservé pour consoler le moi malheureux, nécessaire et pitoyable -le lyrisme et tous ses rejets de toutes les époques- et qui, par conséquent a servi à l'enfoncement, au glissement du moi dans le pathos. Les tropes ont servi aussi, bien qu'en moindre degré, à la libération pulsionnelle par le comique, l'humour, le rire. Les Villon, les Rabelais, les Jarry, Les Queneau, les Vian.... sont là pour témoigner de la vitalité et de la verdeur du langage, défiant le sérieux, le tragique, le pathétique et riant d'eux-mêmes, de leur art et de toute réalité humaine et divine dite "respectable"³².

Les tropes en tant que "mots ou expressions détournés de leur sens propre" sont du premier coup un jeu qui provoque un plaisir -le plaisir poétique, au moins-. L'emploi des tropes dans le jeu humoristique provoque, en plus, le plaisir du rire. Pourquoi le trope est-il un jeu ? Parce que s'il y a détournement de sens, il y aura, donc, jeu de cache-cache. Il faudra découvrir un sens parmi les sens (apparemment) cachés. Ce qui est une motivation de plaisir chez l'enfant et, pourquoi pas, chez l'adulte. Plaisir, donc, primitif et spontané.

Les psychanalystes établissent le parallélisme entre les mécanismes qui produisent le rêve, la poésie et l'humour, René Major l'énonce ainsi : "C'est avant tout en termes de travail effectué par l'appareil psychique que peut s'établir une homologie structurale entre l'interprétation, le procès poétique et le mécanisme qui produit l'humour. Poésie et humour supposent l'interprétation telle que le modèle en déga-

31. Pierre Dubor., "L'articulation dyssyntaxique des représentants pulsionnels dans l'humour et la psychose" Rev. Fr. de Psychanalyse. pp. 601-602.

32. Cf. Ramiro Martín, "Norve, un irrégulier d'exception", in Correspondance n° 2, Servicio de Publicaciones de la UNEX, 1991. pp. 81-88.

ge le ressort [...] La libération d'un affect de plaisir qui accompagne l'interprétation, et comme Freud l'avait noté, indépendamment du contenu de ce qui est dévoilé, s'explique par la réduction de tensions"³³

Pulsions, libération de plaisir qui investissent leur charge affective dans les éléments langagiers qui leur servent de support et d'intermédiaire.

Dans le pays des tropes, l'ambiguïté et l'équivoque sont rois. La partie pour le tout, la cause pour l'effet, le contenant pour le contenu....impliquent un sabotage des impératifs logiques de la grammaire qui se croit dans l'obligation d'«appeler un chat un chat» et de «ne pas chercher midi à quatorze heures».

Alors que nous disions un peu plus haut que le signifiant était déformé pour tourner en dérision le sens, ici, le processus est tout à fait autre, le signifiant, parce qu'il est gros de virtualités polysémiques, permet, par le biais de certains mécanismes qui dupent la censure du sur-moi, le défolement des pulsions refoulées. Par homologie avec la terminologie de l'interprétation des rêves, cela voudrait dire que dans le signe linguistique, le signifiant serait l'équivalent du contenu manifeste, qui cache un contenu latent (le signifié), or, le signifiant-contenu-manifeste parce qu'il plonge ses racines dans la nappe phrénatique de la polysémie offre au sujet la possibilité d'une décharge des pulsions sans aucun sentiment de culpabilité, de honte.

Comme dit Freud grâce à la plaisanterie on se met au-dessus des manifestations affectives gênantes et on s'affirme sur les réalités extérieures défavorables³⁴. Ce qui implique une victoire sur le pathos et sur le monde. C'est pourquoi dans l'article de 1928 Freud insiste sur la dimension libératrice, sublime et élevée de l'humour³⁵. Car en définitive l'humour suppose une appréciation sui generis de la réalité et de soi-même, basée sur la distance prise à leur égard; on arrive ainsi à les banaliser, à les dé-valoriser. L'individu se paye le luxe de se regarder et regarder le monde d'en haut, avec l'impassibilité et l'a-pathie d'un dieu.

Selon Freud les mécanismes de transformation qui interviennent dans le rêve et dans le mot d'esprit -et dans l'humour en général- sont le déplacement, la condensation et la représentation indirecte. Or, les tropes sont essentiellement des opérations de transformation. Nous allons laisser de côté la métonymie, la sinécdoque et la métaphore qui ont été l'objet d'études très approfondies de la part des auteurs de la taille de Jakobson, Benveniste, Lyotard, Lacan etc. pour évoquer les possibilités d'autres figures mineures de rhétorique capables de banaliser ou dé-valoriser le moi et le monde extérieur. L'hyperbole ou exagération, qui semble une figure de style destinée foncièrement à valoriser, peut devenir un mécanisme de dé-valorisation avec des répercussions humoristiques incontestables. N'oublions pas le sens étymologique, les mots grecs *huper*, "au-dessus", "au-delà", et *ballein*, "lan-

33. "L'interprétation, comme introduction à la fonction de la poésie et de l'humour" Rev. Fr. de Psychanalyse, n° cité, p. 526.

34. *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Paris, Gallimard, 1940, p. 401.

35. Ibid. p. 402.

cer". L'action de lancer évoque -selon la loi de la gravité- la chute. Parmi les stimuli capables de provoquer le rire et le sourire chez le petit enfant, d'après les expériences de Spitz et de Blatz, se trouve l'observation de mouvements rapides et soudains de personnes ou objets³⁶. La chute a toujours constitué un bon gag du cinéma comique avec des résultats très effectifs chez les enfants et les adultes.

L'hypallage, l'hystéron-protéron, par exemple, ainsi que l'hyperbole, sont de véritables déplacements, et supposent une transgression, un sabotage des catégories de la logique, de la chronologie et même de la machine grammaticale. Ces figures impliquent une neutralisation des coordonnées référentielles ordinaires, et un attentat à la vraisemblance. Le langage est censé assurer -dans la communication verbale ou écrite- un maximum d'efficacité et de compréhensibilité; or, les figures de rhétorique, riches en représentations imagées, fonctionnent en libérant un maximum de sens avec un minimum d'infrastructure, un signifiant qui se déplace, par exemple.

Il peut arriver, au contraire, que le déplacement devienne improductif, c'est le cas, par exemple; de la catachrèse -métaphore dont l'usage est si courant qu'elle n'est plus sentie comme telle-. Elle perd alors ses possibilités de rendement.

L'agressivité, l'instinct de mort dans ces versions sadiques, masochistes ou sado-masochistes, l'insolence, le cynisme, le sacrilège.....attitudes socialement réprobables et psychiquement inacceptables pour le moi cultivé et civilisé font leur entrée en scène de la main de l'humour, vernis, pour ainsi dire, par des énoncés ou des signifiants apparemment innocents. C'est le cas de l'antiphrase, dans l'ironie. C'est le cas de l'antonomase.

La fascination exercée par Eros ou par Thanatos sur l'être humain, peut être assouvie par le biais des expressions stéréotypées, des périphrases, de l'antanaclase, de la syllepse.

Il y a une figure qui résume à elle seule l'antinomie et le paradoxe de l'animal qui rit, celle de la vie et de la mort, eros et thanatos, libido et destrudo, c'est l'oxymoron, l'alliance des contraires, l'ambiguïté de la vie médiatisée dans l'ambiguïté du langage, le fou rire et les sanglots, le rire qui tue et qui sauve en même temps, le langage qui parle de mort pour chanter et proclamer la vie, le langage qui parle de vie pour faire taire la mort.

L'humour est donc, un élément libérateur, foncièrement anti-pathologique et essentiellement thérapeutique et ludique. Apparenté sans aucun doute au plaisir artistique. Tous deux, l'art et l'humour, enracinés dans l'imaginaire, la fantaisie et le désir.

Tous deux en rapport avec la nécessité, le divertissement et l'évasion.

Par ailleurs, nous voudrions signaler que la structure génératrice de l'humour est analogique de la structure des tropes et des figures de rhétorique en général. Toute situation ou récit humoristique commence par un début pour ainsi dire innocent, qui par la suite est abandonné au profit de la surprise, du coup de théâtre. Il

³⁶. Cf. Jacqueline Cosnier, "Humour et narcissisme" in Rev. Fr. de Psychanalyse, n° cité p. 571.

se produit à un moment donné un déraillement entre ce qu'on attend et ce qui se produit. La force comique réside dans son caractère spectaculaire au double sens du mot, c'est-à-dire, au sens de représentation théâtrale, et au sens de frappant, étonnant. Un homme marche dans la rue et tout à coup...la peau de banane. Comique de situation comme ici, mot d'esprit ou n'importe quelle manifestation comique, le rire se déclenche lorsque les signifiants font dérailler le sens.

La surprise, l'inattendu, le bizarre provient toujours d'un jeu et d'une dialectique échevelée opérés au niveau d'un couple de contraires : oui et non, masculin et féminin, grand et petit, victime et bourreau, vie et mort, sens et non-sens etc.

"Le paranoïaque est guéri lorsqu'il se met à rire" dit Fr. Roustang³⁷ Et....l'être humain, lui, est-il guéri de cette maladie - qu'est la vie- "contractée à la naissance" -au dire de Beckett- grâce à la dose d'humour et de rire investie tout au long d'une vie ? Question qui, en elle-même, contient du pathologique. Question qu'il faudra désacraliser, pour se demander si l'on contracte la maladie de l'existence comme on contracte un rhume. Et alors, enrhumé à la naissance, cet être-pour-la-mort, au dire des philosophes paranoïaques (!), n'aura qu'à éternuer et attendre que ça passe....le rhume ? la vie ?

Toute notre culture s'est toujours obstinée à imiter Dieu voulant tuer Isaac-le rire. Culture et civilisation unidimensionnelles basées sur la répression et sur l'étouffement du principe de plaisir³⁸. Les grands timonniers de la philosophie, des religions, des idéologies...ont tous fait leur impossible pour nous désapprendre à rire. Politiciens, intellectuels, prêtres....tous des pleurnichards et gardiens du livre secret.

C'est pourquoi, au nom du rire, nous devons rendre hommage à tous les farceurs, comédiens, faiseurs de rire.... à tous ceux qui ont contribué à exalter ce qui semble être le propre de l'homme : le rire.

Si la "paranoïa est le modèle de tout pouvoir"³⁹ le rire en est le meilleur antidote, le meilleur contrepoison. Le rire mine les remparts du pouvoir et du savoir et leurs certitudes. Le rire est un brin de vide qui met en question n'importe quelle prétention de plénitude -terme qui embrasse des succédanés tels que La Vérité, La Beauté, Le Bien, Dieu, L'Etat, Le Moi...et l'Autre. C'est le langage qui dispose du grand atout de la subversion. On ne tue pas la mort, comme d'ordinaire on ne tue pas les tyrans, on n'évite pas la douleur ou la souffrance comme on n'évite pas la vie, mais par le langage et les mécanismes dont il dispose on peut regarder ces réalités dans la distance -la représentation et la symbolisation sont déjà la marque d'un écart. On ne peut prendre l'univers (réel) sur ses épaules, tel Hercule, mais on peut prendre le mot "univers" et jouer avec. Si comme dit Robbe-Grillet "toute no-

37. Op. cit. p. 6.

38. Cf. Herbert Marcuse, *Eros y Civilización*, Barcelona, Seix Barral, 1968.

39. Fr. Roustang. op. cit. p. 15.

tre littérature, n'a pas encore réussi à en entamer le plus petit coin, à en amollir la moindre courbe"⁴⁰, de la réalité réelle, en vérité, la littérature a pu mettre le monde à l'envers des millions de fois, car l'écrivain est celui qui met le monde sens dessus dessous, sens devant derrière. L'usager du mot d'esprit ou de l'humour quotidien fait de même. Le ridicule tue, même si les morts que le rire tue sont en bonne santé. Rien n'est plus comme avant, car comme dit Jean-Luc Nancy le ridicule "vide d'être ce dont il rit"⁴¹.

Les gardiens de l'être -les philosophes-, les gérants du bien-être -les politiciens et les économistes-, les praticiens du mieux-être et du sur-être -les médecins et les prêtres- ont la tâche bien difficile, car un mot d'esprit, un jeu de mots, la plus petite boutade, une peau de banane suffit à jeter par terre leurs prétentions. Le rire constitue peut-être la première leçon d'une propédeutique de la déconstruction.

RAMIRO MARTÍN HERNÁNDEZ
Universidad de Extremadura

40. *Pour un nouveau roman*. Paris, Minuit, 1963. p. 18.

41. *Le rire, la présence*, in *Revue Critique*, n° cité, p. 27.